



LA SCIERIE DE FEUILLUS DU FUTUR

MAURICE CHALAYER

Président de l'Observatoire du métier de la scierie

Le problème de la scierie de feuillus française, à qui les acteurs de l'amont (les propriétaires forestiers) et ceux de l'aval (les utilisateurs de bois) reprochent «de ne pas être dans le coup» en termes productifs, n'est peut-être pas là où on le pense, c'est-à-dire dans son outil de production qu'elle peine, certes, à faire évoluer. N'est-il pas plus sûrement dans son approche ou sa conception même du métier ? Le scieur n'est-il pas plus exploitant forestier, valorisant avant tout le bois en grumes, que producteur stricto sensu de produits propres à satisfaire les besoins de l'aval ? Le point par l'Observatoire du métier de la scierie.

Brièvement, on peut rappeler que, en trente ans, le secteur de la scierie de feuillus a perdu la moitié de son volume de sciages, celui-ci se situant aujourd'hui autour de 1,4 Mm³ dont environ 500.000 m³ de sciages de chêne. Leader en Europe depuis toujours, le sciage de feuillus français a perdu son hégémonie au début de la crise de 2009 au profit de la Roumanie (1,6 Mm³). Un volume, faut-il le rappeler, obtenu dans un contexte plus que contestable, eu égard aux coupes illicites des années 2000-2010.

Principales raisons évoquées par les scieurs, la fin du secteur «*meuble traditionnel*» (au profit du «*meuble en kit*» en bois reconstitué) et la régression des marchés de l'ouverture bois au profit du PVC et de l'aluminium, ainsi qu'une concurrence exacerbée sur le coût du travail en comparaison de ceux pratiqués en Asie et en Europe de l'Est.

En même temps, une enquête* de l'Observatoire du métier de la scierie effectuée en 2016 auprès d'une quinzaine de producteurs de tailles différentes a révélé que les préoccupations des scieurs de feuillus sont axées sur l'approvisionnement difficile à assurer, le recrutement de personnel compétent, la modernisation et l'amélioration de la productivité. Sans parler de la valorisation des produits et des services, de la transmission d'entreprise et de la communication-marketing...

Préoccupations que certains qualifient même de «*réveil d'une belle endormie*» ou de prise de conscience réelle ! On pourrait le penser en lisant les termes employés par les répondants à l'enquête de l'Observatoire du métier de la scierie, tels que modernisation, productivité, compétences, valorisation...

Début 2018, certains partenaires des scieries du secteur privé, syndicat des exploitants forestiers purs et syndicat des propriétaires privés, fournisseurs de grumes, ont malmené les scieurs de feuillus (surtout ceux du chêne) en leur reprochant principalement de ne pas être au

* « Quel avenir pour la scierie de feuillus? », La Forêt privée, 2017, n° 355, pp. 65 à 75.



point en termes de productivité – sous-entendu : en manque de modernisation. Deux points, selon eux, qui stimulent l'appétit exponentiel, tant sur les volumes que dans les coûts, des acheteurs extérieurs et surtout le «fuitage» en direction de l'Asie, essentiellement dans le chêne : bois bruts et équarris («blocks»)...

Incompréhension, déchirement, messages improductifs en termes d'image... Tous les médias se sont

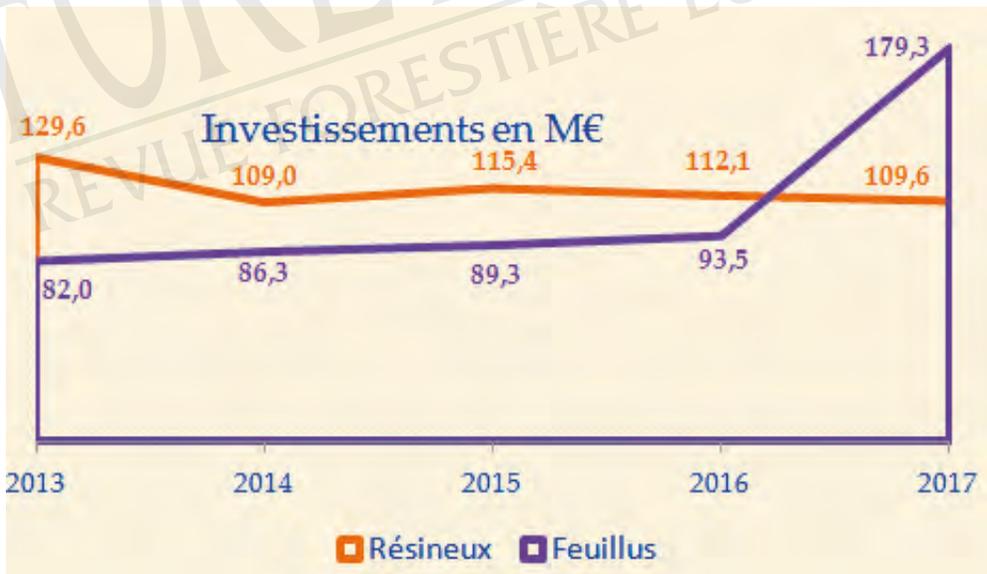
Charges de «blocks pour l'export». Des pièces équarries qui seront dédoublées en lamelles et qui seront usinées après séchage et recollées sur un support afin d'obtenir du parquet dit contrecollé.

L'investissement en scierie de feuillus souligné par la Banque de France

engouffrés dans la brèche. Sans parler du fait que certains producteurs exportant du bois brut en Asie ont parasité les débats en ne jouant pas le jeu d'une transformation en Union européenne pour les grumes issues du domaine public. Les quelque 50.000 m³ de «blocks» exportés vers l'Asie par les scieurs n'ont pas non plus calmé les esprits.

Grâce à un rapport de la Banque de France fourni par la Fédération nationale du bois, il est possible d'apporter la contradiction à ceux qui prétendent que le milieu de la transformation des feuillus n'investit pas ou pas assez !

Si le niveau d'investissement, en effet, a été bien plus faible que pour le secteur du résineux entre 2013 et 2016 (de 82 M€ à 93 M€), il monte en flèche à partir de 2016, dépassant même les investissements du secteur résineux, pour atteindre 179 M€ en 2017. Progression à tempérer cependant, car seulement quatre entreprises ont engagé 50%



des investissements en 2017. La Banque de France signale aussi que le taux de fonds propres dans le secteur de la transformation feuillue est à un bon niveau, soit 48%, alors qu'il n'est que de 39% dans le secteur du résineux.

Des questions en suspens

Malgré les signaux positifs envoyés ces dernières années dans le secteur du feuillu, il n'est pas inutile de s'interroger sur les raisons d'investissements aussi tardifs ? Certes, il y a eu la crise des marchés historiques (meuble, portes et fenêtres...), mais sans que le milieu s'interroge réellement, tout du moins collectivement ! Les acteurs ont continué à travailler au «*fil de l'eau*», en attendant le rebond d'activité. Un rebond qui est arrivé en 2013-14, plus tôt que dans la scierie de résineux où il a fallu attendre 2016-17. Beaucoup d'entreprises ont aussi fermé leurs portes, et ces disparitions ont été mises sur le dos de la crise et des approvisionnements en baisse volumétrique et hors de prix. Le «*retard technologique*» irréversible, impactant la productivité et la rentabilité ne serait ainsi pas le seul problème ? La difficulté de transmission des entreprises ne doit pas être omise, qui a mis hors-jeu bon nombre de producteurs !

Le problème est peut-être aussi à observer dans l'exercice même du métier. Un métier, en effet, davantage orienté vers l'amont de la scierie, c'est-à-dire les achats, l'exploitation et la revente de bois brut en direction de la merranderie, du tranchage et du

Le scieur de feuillus, surtout dans le chêne, est-il plus exploitant forestier et commerçant de bois brut que scieur valorisant des produits élaborés ?

Une question essentielle que posent tous les rapports qui ont analysé le secteur, sans par ailleurs apporter de réponse prégnante.

commerce extérieur. Hypothèse non validée par des chiffres extraits des statistiques Agreste, protégés par la confidentialité. Hypothèse par ailleurs évoquée dans un rapport ministériel de 2012 intitulé «*Meilleure valorisation de la ressource forestière sous forme de sciage* » : «*Des scieurs français encore très tournés vers leurs achats de bois plus que vers la création de valeur ajoutée, la solution de «la facilité» consistant à envoyer des grumes en Chine* » et aussi dans un rapport de l'institut technologique FCBA de 2011 intitulé «*Perspective de valorisation de la ressource de bois d'œuvre feuillus en France* » «*La vente en bloc et sur pied des coupes de feuillus a détourné les scieurs de l'aval. La vente de coupes de feuillus, en effet, de différentes essences et qualités, nécessite plus de technicité, et permet à la plupart des scieurs de faire du négoce de grumes. Dans bien des cas, le dirigeant s'est focalisé sur le «bien acheter mes coupes» plutôt que sur le «bien vendre mes sciages». Il en*



résulte un déficit important en matière de marketing, d'adaptation aux évolutions des marchés et de service au client.

Jugement lapidaire, mais encore relayé par les syndicats (d'exploitants purs et de propriétaires privés) et même jusque sur les réseaux sociaux où les rares producteurs de feuillus qui communiquent sont observés de manière suspicieuse sur les lots qu'ils viennent d'acquérir. Les grumes vont-elles prendre le chemin de l'Asie ? En creux, c'est aussi manière de dire : *«Les scieries nationales manquent de bois et pourtant l'export se poursuit !»*

Pratique professionnelle remise en cause

Pour les producteurs de feuillus, notamment dans le chêne, commercer le bois brut est une ancienne habitude, héritée du temps des *«marchands de bois»*. A la nuance près qu'aujourd'hui la pratique a quasiment disparu chez les artisans et semi-industriels qui, comme dans les scieries de résineux, se fournissent directement auprès des coopératives et exploitants forestiers en volume et qualités souhaités. Sauf à mettre de côté une belle bille pour la merranderie, ce n'est plus du tout un axe stratégique.

Trop pensent que les scieurs de feuillus, de chêne en particulier, ne valorisent pas leurs produits. Ce qui n'est pas exact pour cette scierie normande qui dans son atelier de deuxième transformation valorise en frises à parquet, en avivés et en carrelots.

Ce sont donc les plus grosses entreprises, disposant de moyens humains par l'intermédiaire des commis de coupe, qui valorisent le mieux les plus belles qualités en direction des mérandiers ou des trancheurs. Le *«restant»* étant ventilé vers une production de plots, de frises, d'avivés, ou de traverses de chemin de fer, ou encore de *«blocks»* à destination de l'export.

Un certain nombre valorise le bois brut en allant vers la seconde transformation – séchage, usinage –, et même vers la troisième transformation – parquet contrecollé, carrelot contrecollé –, mais sans produire un volume suffisant puisque des utilisateurs sont obligés de se fournir en bois d'importation. A ce titre, les petits producteurs, à leur niveau, ont mieux résisté à la concurrence en écoulant leur production en direct et sur des marchés de niche. Il est à souligner que, faute de rentabilité, certains scieurs industriels ont arrêté leur production de parquet par exemple. Des lignes ont été mises en sommeil au plus fort de la crise, en attendant un réveil de la demande, ou tout simplement revendues. Souvent aussi des séchoirs sont sous-exploités, voire plus du tout utilisés. Un constat navrant, alors





que tous les scieurs de feuillus ou presque séchaient leurs produits. La preuve, et sans remonter très loin en arrière, en est à observer dans les relevés Agreste issus des enquêtes annuelles de branche (EAB) : 238.000 m³ étaient séchés en 2005 et ce chiffre a été abaissé à 170.000 m³ en 2015, soit 28% de moins. On remarque aussi que c'est à partir de 2009 que la baisse s'est vraiment produite avec un résultat net de 173.000 m³. A contrario, on constate que le séchage des produits résineux a enregistré un volume de 429.000 m³ en 2005 et de 744.000 en 2015, soit une augmentation de 73%.

Une contraction à peine croyable pour le séchage des sciages feuillus alors que les acteurs de l'aval demandent expressément des produits stabilisés en hygrométrie et aussi plus élaborés en termes d'usinage. Des produits, au final, prêts à l'emploi, afin d'alimenter les chaînes de production des menuiseries industrielles, par exemple. C'est le cas de Norbert Heritier, dirigeant de la

Le séchage du bois, un vrai challenge à relever massivement, pour les scieries de feuillus (chêne et hêtre).

menuiserie Philibert à Frans, dans l'Ain. Entreprise qui fabrique 5.000 à 6.000 menuiseries par an et qui utilise 10 à 15% de feuillus, chêne et châtaignier. *«Nous avons une problématique d'approvisionnement entre nous et les scieurs. Nous souhaitons du carrelet chêne et châtaignier, mais nous avons du mal à en trouver en local.»*

Si les scieurs ressentent la nécessité de réinvestir l'aval par davantage de revalorisation, ce sera d'autant plus possible si des partenariats se nouent entre eux et les utilisateurs. Les interprofessions peuvent jouer le rôle d'interface et faciliter la mise en œuvre d'une chaîne de transformation comme celle engagée entre scieurs et utilisateurs de carrelet pour l'essence chêne rouge présente dans l'Ain. *«Surtout»,* comme le dit Norbert Heritier, *«il y a une tendance de fond à l'utilisation de bois local dans le but de satisfaire des demandes de clients, de plus en plus soucieux de la provenance et des territoires où poussent les bois. Une valorisation positive, en quelque sorte, du patrimoine.»*



La scierie du futur dans le chêne

L'Observatoire du métier de la scierie dans son étude «*La scierie française et la production en 2009*» avait déjà relevé le principal changement qui s'était opéré dans les scieries de feuillus, principalement dans celles transformant le chêne. Des scieries complexes à organiser au regard du «*travail sur la matière*» beaucoup plus important que dans celui de la transformation du hêtre et du peuplier.

Le plus frappant avait été de constater la quasi-suppression, il y a une dizaine d'années, dans les grosses scieries de chêne, des célèbres EH 5, scies à ruban à délimiter avec retour automatique pilotées par un opérateur, au profit des centres de reprise à base de scies circulaires. Révolution

Certainement produire plus dans la scierie de feuillus du futur, mais tout en optimisant le sciage d'une matière chêne de plus en plus en chère, à tel titre que certains producteurs envisagent de travailler d'autres essences comme le hêtre, et même le résineux !

et passage à un sciage moins économe au trait de scie, mais plus productif et surtout pouvant être entièrement automatisé. Sans parler de l'arrivée des slabbers, bien après celle intervenue dans les scieries de résineux... La scierie de chêne avait entamé sa mutation en amont du plan de sciage, tout en gardant son système de «*rognage*», découpe de longueurs, des défauts planche à planche par un opérateur, souvent une opératrice. Chaîne de tri et système d'empilage n'ont guère évolué depuis, la complexité des produits imposant un tri manuel réalisé par des opérateurs confirmés.

L'avenir ? Davantage d'automatisation aussi bien sur le parc à grumes – poste de découpe et poste d'écorçage – qu'au premier débit, où la scie à grumes, après les systèmes d'optimisation, est





en train de se réinventer avec un chariot innovant capable d'être piloté par un automate sous surveillance d'un superviseur.

L'aval devrait aussi s'automatiser et l'évolution du scannage dans la reprise, la recoupe et le triage devrait remplacer une main d'œuvre de plus en plus difficile à recruter. De tels changements seront applicables dans l'industrie du sciage, alors que le process de sciage dans l'artisanat restera plus simple et traditionnel afin de répondre aux petits marchés de proximité.

La cantérisation qui a déjà commencé avec les slabbers sur les scies à grumes et les fraises sur les centres de reprise pourrait encore se développer et il n'est pas impensable de voir apparaître pour la transformation des petits et moyens diamètres des canters-profileurs comme dans le sciage

Une scie à grumes innovante chez Serra-Gillet, la «Sawline 4.0», pilotée par un automate qui devrait apporter plus de productivité aux scieurs de feuillus.

des résineux. En résumé, la scierie de feuillus du futur pourrait ressembler comme une sœur jumelle à celle du résineux. Plan de sciage en ligne avec un équarissage premier (scie à chariot ou sciage suspendu) puis reprise des «blocks» par une ligne de ruban. «Blocks» pouvant même venir d'une ou plusieurs autres scieries. A l'aval, découpe de longueur avec lecture par scannage des aubiers en parement et contre parement, et tri et empilage automatisé.

En amont, il n'est pas impensable de voir dans un avenir proche des systèmes de scannage de billes – équivalents à ceux déjà installés dans le résineux – permettant de caractériser le bois beaucoup plus finement qu'aujourd'hui, et d'en déterminer les qualités avant d'en engager la transformation.

